

Lauréat du Grand Prix de Rome en 1812, James Pradier séjourne au début du 19s dans la Ville éternelle où il fréquente les ateliers de sculpteurs les plus en vue de leur temps. De retour à Paris, il rencontre vite le succès avec des œuvres inspirées de la mythologie. Son inspiration est l'Antiquité mais il la revisite par une approche sensuelle et expressive, telle qu'en témoigne "Chloris" au modelé charnel et suggestif.

La critique a tour à tour salué "Chloris" comme l'un des exemples les plus aboutis de la sculpture classique, tout en y voyant également une œuvre marquée par une réelle modernité. Elle est achetée par l'Etat et envoyée au musée de Toulouse dès 1851.

On rencontre le personnage de Chloris, nymphe des fleurs, dans l'œuvre d'Ovide. Pradier parsème délicatement sa chevelure et ses bras de toute une diversité de roses, liserons, pâquerettes...

Le thème de Chloris, déshabillée et caressée par Zéphir est une invention de l'artiste. Pradier s'empare de ce sujet pour nous parler de désir. Zéphir, dieu du vent d'ouest, n'est pas représenté ici, mais son souffle fait glisser le vêtement que Chloris peine à retenir. Pradier privilégie le trouble sensuel auquel Chloris s'abandonne : sa tête bascule en arrière, son regard se perd, sa bouche s'entrouvre. Elle est parcourue par un frisson. La Chloris de Pradier détourne le modèle d'une Vénus pudique. Déshabillée par le dieu du vent, la jeune femme retient avec difficulté son vêtement et les gerbes de fleurs qu'elle tenait dans les bras. Elle est pourtant plus sensuelle que surprise.

La référence mythologique est un prétexte permettant au sculpteur de justifier la nudité voluptueuse de son héroïne, symbole du printemps et de la jeunesse. Au cœur du 19 siècle, le sculpteur insuffle à son œuvre un érotisme qui s'éloigne des canons antiques.